



Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITE

RÉDACTION & ADMINISTRATION

14, rue Drouot (Paris 9°) — Téléph. : CENTRAL 69-70

142, rue Montmartre (Paris 2°) — Téléph. CENTRAL 80-62

Abonnements : Paris 20 fr.; Départements 24 fr.; Étranger 32 fr.

DIRECTEUR : Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

UN ACCES D'ESPIONNAGE

L'Affaire Brunot

La Commission d'enquête fait justice des folles accusations de Léon Daudet

Les amateurs de scandales vont être déçus. Les nationalistes « espionneurs » qui ne savent pas manifester leur patriotisme autrement qu'en représentant comme des traîtres la moitié de leurs compatriotes vont se voir arracher une victime dont ils comptaient tirer parti.

L'affaire Brunot vient d'être examinée par la commission d'enquête instituée par le président de la République et la commission n'a pas découvert la moindre trahison, pas établi la plus légère entente avec l'ennemi.

Nous avons publié, hier, le procès-verbal par lequel, rendant compte de ses travaux, elle déclare que « si M. Brunot a commis une imprudence, rien ne permet de mettre en doute sa bonne foi, son honorabilité, son patriotisme ».

LE « TRAÎTRE »

Ancien élève de l'École polytechnique, M. Charles Brunot, qui fut inspecteur général au ministère de l'intérieur, employait ses loisirs à de savantes recherches sur la navigation sous-marine.

M. Charles Brunot crut découvrir que les sous-marins allemands n'étaient pas toujours des auteurs des exploits qu'on leur attribuait trop exclusivement. Beaucoup de navires des flottes alliées ou neutres étaient les victimes, pensait-il, des filins flottants que les Allemands sèment un peu partout, des torpilles dont les font des chapelets. Il importa donc, estimait-il, de mettre de maître les navigateurs et les armateurs en garde contre ces autres ennemis, jusqu'à lors méconnus.

M. Charles Brunot eut pu garder pour lui ses découvertes et se contenter de fournir en dérisoire l'autorité navale. Il aurait pu aussi élargir sa découverte dans les journaux et se tailler une popularité vite gagnée.

M. Charles Brunot se tint pour obligé en conscience de prévenir les armateurs du danger insoupçonné que couraient leurs navires. Par une circonstance il fit part à ces armateurs de ses réflexions et de ses trouvailles.

LA « HAUTE TRAHISON »

Or, il se trouva que le moment où, de son cabinet de travail, M. Brunot lançait sa critique, c'était justement le moment où les diplomates du Kaiser s'efforçaient de démontrer à M. Wilson et à la diplomatie américaine que les sous-marins n'étaient pas aussi coupables qu'on le disait.

C'est sur cette coïncidence que quelques publicistes, parmi lesquels on ne fut surpris de trouver M. Léon Daudet, se précipitèrent pour accuser M. Brunot de trahison.

Où, ce haut fonctionnaire vieillu au service du pays, ce savant laborieux et modeste, était, aux dires de ces gaillards, un agent de l'Allemagne. Il désirait vouloir savoir les navires du torpillage en signalant aux armateurs des torpilles dangereuses. Pure comédie ! M. Brunot, en réalité, n'avait qu'un dessein : appuyer et fortifier la démonstration que les diplomates allemands administraient à M. Wilson, — innocenter les sous-marins allemands, et, par là, les Allemands.

Et c'est ainsi que fut construite et présentée au public ce que M. Léon Daudet appela « une affaire de haute trahison ».

L'ENQUETE

M. Brunot, dans des lettres qu'il adressa au Temps, — assez ignorant de la langue verte, cet ancien polytechnicien refusé d'engagement avec M. Daudet d'une polémique qui aurait eu les dessous de M. Brunot, — dit qu'il établit sans peine que ses intentions étaient pures.

Et, comme ses ennemis persévéraient diaboliquement, M. Charles Brunot réclama la constitution d'une commission d'enquête devant laquelle chacun pourrait s'expliquer et produire ses preuves.

Le ministre de l'intérieur constitua aussitôt cette commission.

Préside par un président de section au Conseil d'Etat, M. Hébrard de Villeneuve, elle comprenait le colonel Colin, le capitaine de vaisseau Brisson, le contrôleur de la marine Bijard, M. Leymarie, directeur du cabinet du ministre de l'intérieur, M. Ogier, directeur du contrôle au ministère de l'intérieur, et, au titre de secrétaire, un auditeur au Conseil d'Etat, M. Grelat.

L'ACCUSATEUR SE DEROBE

La commission voulut connaître la vérité, toute la vérité.

Elle convoqua M. Brunot. Celui-ci se présenta le 7 juin et formula ses explications et répondit aux questions qu'on lui posa.

Les enquêteurs voulurent entendre aussi la voix des accusateurs et connaître leurs preuves. M. Hébrard de Villeneuve convoqua Léon Daudet. Mais celui-ci se déroba. On lui demandait ses preuves : il refusa de les produire.

L'attitude de Léon Daudet, en cette circonstance, n'est point pour nous surprendre. Déjà nous l'avons vu invoquer la prescription pour ne pas avoir à fournir aux magistrats les preuves de ses accusations contre M. Zoukermann, qu'il avait défilé de le poursuivre.

Léon Daudet dit, vous le savez, mais ne prouve jamais.

La commission ne put qu'enregistrer cette dérobade du principal accusateur de M. Brunot.

Elle avait recueilli tous les éléments sur lesquels elle pouvait fonder son jugement. Elle confia le soin de rédiger le rapport au contrôleur de marine Bijard, plus particulièrement désigné par ses compétences techniques.

UNE ACCUSATION QUI S'EFFONDRE
M. le contrôleur Bijard rédigea son rapport ces jours derniers. Il l'a présenté à la commission. Celle-ci en approuva et l'esprit et la lettre.

Ce rapport fut suivi du procès-verbal que nous avons publié, lequel enregistre les faits des accusations de trahison, volontaires ou involontaires, lancées endeuçablement par Léon Daudet contre Brunot.

Ce rapport enregistre la fausseté de tous les racontars rapportés par les accusateurs de l'inspecteur général.

La commission a fait, naturellement, les réserves que M. Brunot a faites lui-même. Mais ses conclusions sont formelles et décisives. Elles ne laissent subsister aucun doute.

M. Brunot est un honnête homme, un bon citoyen, qui n'a eu d'autre dessein que de rendre un nouveau service à la nation dont il fut, toute sa vie, le serviteur fidèle et passionné.

Ainsi s'écroule l'affreux édifice de mensonges perfidement construit par Léon Daudet et ses pareils, les monomanes de la trahison, les trafiquants du charivari soupçonneux et cruel.

Georges CLAIRET.

AUX HALLES

Il est arrivé aujourd'hui aux Halles 29.500 kilos de volaille et 85.000 kilos de marée. Environ 500 ménagères ont effectué leurs achats après la vente en gros. Il a été mis en resserre 1.315 kilos de volaille et 2.200 kilos de marée.

Bourse de Paris

DU VENDREDI 16 JUIN 1916

Les transactions sont plus animées et divers groupes manifestent des tendances très fermes. La Banque de France se rapproche graduellement du cours de 5.000 francs et les industriels russes ont toujours un marché suivi. Les prix sont mitigés, les valeurs de court-circuit s'améliorent.

Fonds d'Etat : Français 3 p. 100, 62.50 ; 5 p. 100, 88.60. — Extérieure, 98.30. — Russe, 1896, 55 ; 1909, 79 ; 3 1/2 p. 100, 63.

Guerre de marchands

M. le Président du Conseil possède l'art des formules heureuses. Il en a parsémié son discours, à la séance inaugurale de la Conférence économique des Alliés. Mais je n'en retiens qu'une, celle qui forme la péroration de son allocution :

« Nous devons préparer les lendemains réparateurs ».

Comment donc allons-nous les préparer, ces lendemains réparateurs ?

Tout naturellement en hâtant la réalisation des réformes sociales dont le peuple attend depuis si longtemps le relèvement, de sa condition matérielle et morale ?

Non pas ! Nous allons organiser la guerre économique. Les Allemands avaient acquis la prépondérance sur la plupart des marchés mondiaux.

Ils s'étaient assurés cette situation par des moyens que leurs concurrents connaissent parfaitement et qu'ils pouvaient employer eux-mêmes.

Rien en effet, n'empêchait nos industriels et nos commerçants — pour ne parler que des nôtres — de perfectionner leurs procédés de production et leurs méthodes de vente.

Rien n'interdisait à nos banques de prêter un actif et intelligent concours à nos fabricants et à nos négociants.

Rien ne défendait à nos capitalistes de collaborer au développement économique de notre pays.

On a préféré récriminer, dénigrer et... se faire battre.

Cela, c'est le passé. N'en parlons plus.

Mais pourquoi ne pas retenter la leçon pour l'avenir ? Il n'y a aucune humiliation à adopter un système qui a dû être assuré la victoire de l'adversaire.

Renoncez aux tranchées, au fil de fer barbelé à l'artillerie lourde, sous prétexte que l'Allemand s'en sert ?

Nous aurons à lutter contre lui pour placer nos cotons, nos rubans, nos soieries, nos porcelaines, nos céramiques, notre bimbeloterie et notre quincaillerie ?

C'est entendu. Eh bien, nous n'avons qu'à être plus ingénieurs, plus entrepreneurs, plus avisés que lui.

Mais ne songeons pas à nous abriter derrière la barricade du protectionnisme.

Car, en ce cas, il y aura des lendemains qui ne seront pas réparateurs du tout pour le peuple.

Celui-ci s'aperçoit tous les jours, dès à présent, de ce que lui coûte la suppression de la concurrence étrangère.

Ce sera pis encore quand le producteur se sentira garanti pour de longues années. Le consommateur en prendra pour son rhume !

(Censuré)

Et puis, ne nous avait-on pas informé que dans le conflit actuel, personne parmi les Alliés n'avait apporté d'arrière-pensée mercantile, n'avait obéi à aucune considération d'intérêt matériel, n'avait eu l'intention de porter atteinte au développement d'une nation ? Nous n'étions tous guidés que par les idées nobles, généreuses, et de l'ordre moral le plus élevé.

On nous annonce que cette belle bataille sentimentale n'est que le prétexte et la préface d'une guerre de marchands.

Il y a de ces gens qui éprouveront de cela quelque surprise, quelque regret, et qui ne comprendront pas. Les lendemains réparateurs ne doivent pas être des lendemains de vice cher et difficile. — même si ce sont des portefeuilles nationaux et alliés qui se gonflent, — et de débours excessifs du gagne-peut.

Miguel ALMEREYDA

Violents combats autour de Czernovitz

Londres, 16 juin. — De Pétersbourg au Daily Chronicle :

La bataille pour la possession de Czernovitz continue très violente. La résistance acharnée des Autrichiens peut s'expliquer en partie par la crainte que ressentent les puissances centrales de l'effet déplorable que la chute de la ville produirait sur l'opinion roumaine.

La capture par les Russes des hauteurs de Herodouka, sur la rive occidentale du Dniester, marque une nouvelle étape, très importante, vers la conquête de cette formidable position.

C'est seulement dans le secteur, en face de Tarnopol, que les Autrichiens continuent à offrir une résistance efficace à l'avance russe sur la Strypa.

Sur son flanc nord, l'ennemi recueille de nouveau toutes ses énergies pour le combat et fait entrer ses réserves en action.

Bucarest, 15 juin. — Selon des nouvelles de Bukovine, les Autrichiens ont évacué Czernovitz ; en même temps, ils emmenaient de nombreuses personnes arrêtées et transportaient le matériel roulant du chemin de fer à Hlstanti, d'où il sera éventuellement dirigé sur Bourdounjok.

Le chemin de fer de Czernovitz à Foksgaken a été détruit.

Des trains remplis de blessés sont dirigés sur Morna-Vatra.

L'EVACUATION DE CZERNOVITZ
Londres, 16 juin. — D'après une dépêche de Pétersbourg à l'Agence Reuter, les Autrichiens auraient évacué Czernovitz. Les autorités austro-allemandes ont procédé avant de quitter la ville, à un certain nombre d'arrestations. Le matériel de chemin de fer qui se trouvait dans la gare de Czernovitz a été enlevé et envoyé à Ilkany, station frontière située à 120 kilomètres au nord de Suczawa.

L'AVANCE SUR UN FRONT DE 250 MILES
Londres, 16 juin. — On télégraphie de Pétersbourg au Morning Post que la poussée des armées du général Broussiloff se poursuit uniformément et avec succès sur un front de 250 miles. On note, à cette occasion, que les effets produits par l'artillerie russe ont été terrifiants.

L'avance russe et la résistance autrichienne

Le général Berthaut attire, ce matin l'attention des lecteurs du Petit Journal sur le nombre relativement restreint de canons pris par les Russes aux Autrichiens.

Cette anomalie n'avait pas été sans provoquer quelque étonnement dans les milieux militaires. Déjà, les premiers chiffres d'officiers prisonniers avaient surpris, quand on les comparait au nombre de soldats dont les Russes annonçaient la capture.

Ces chiffres sont maintenant à peu près proportionnés ; mais, en ce qui concerne les bouches à feu, on apprécie généralement à raison de quatre par mille hommes, on se rend compte que le nombre de cent soixante-trois canons, lorsqu'il y a plus de cent cinquante mille soldats prisonniers, est insignifiant.

La critique militaire du Petit Journal semble en conclure que les troupes autrichiennes laissées en face des Russes ont été démunies d'une très grande partie de leur artillerie, en faveur du Trentin.

Je crois qu'il est sage d'envisager aussi une autre hypothèse ; pour rudes que soient les coups portés par le général Broussiloff à l'armée de François-Joseph, il ne sem-

ble pas qu'ils aient entraîné la panique sur laquelle quelques-uns de nos confrères éprouvent bien imprudemment.

En somme, après un bon succès, les Russes sont toujours obligés de se battre ; ils n'ont pu encore se rendre maîtres de Czernovitz et rencontrer sur la route de Lemberg des troupes solides et parfaitement ravitaillées en munitions.

Cela n'empêche rien à la valeur de leurs premières victoires, mais cela prouve que la retraite autrichienne, pour si rapide qu'elle fut, ne ressembla pas à une panique.

Il n'y a pas lieu de suspecter les chiffres donnés par le grand état-major russe en ce qui concerne les prisonniers, mais le petit nombre de canons pris par nos alliés paraît indiquer que l'ennemi a eu le temps de retirer son artillerie au fur et à mesure de la retraite, ce qui explique à la fois l'énergie de sa résistance sur ses nouvelles positions, et l'insignifiance relative des prises russes.

Ce n'est pas encore le triomphe : c'est toujours la bataille. Il convient de le dire pour prévenir tout fâcheux emballement.

Général N.

SUR TOUS LES FRONTS

Les Allemands attaquent à Thiaumont

On s'est battu au Mort-Homme et au bois de la Caillette

Les pertes des combattants sont sérieuses

Communiqué officiel

16 Juin — 15 heures

682^e JOUR DE LA GUERRE

Sur la rive gauche de la Meuse, les Allemands ont lancé cette nuit plusieurs contre-attaques sur les tranchées des pentes Sud du Mort-Homme conquises par nous hier. Toutes ces tentatives ont échoué sous nos feux. Le chiffre total des prisonniers allemands faits sur ce point s'élève à 180, dont 5 officiers.

Sur la rive droite, l'ennemi a dirigé vers 18 heures une puissante attaque offensive contre nos positions au nord de l'ouvrage de Thiaumont, depuis la cote 321 jusqu'aux abords de la cote 320. Nos feux de mitrailleuses et d'infanterie ont brisé successivement toutes les attaques qui ont coûté des pertes élevées aux combattants.

Plus à l'est, après un violent bombardement avec obus de gros calibre les Allemands ont tenté, vers 22 heures, une attaque sur nos tranchées à la lièvre Sud du bois de la Caillette. Nos tirs de barrage aussitôt déclanchés ont empêché l'ennemi de sortir de ses tranchées.

Sur le reste du front, activité intermittente de l'artillerie.

Sur le front Britannique

Après l'activité de ces derniers jours, une accalmie relative se produit sur le front anglais. On ne signale, au cours de la dernière journée, qu'un bombardement intermittent et réciproque de la partie du front reprise récemment aux Allemands, dans la région de Zillebeke, sans aucune attaque d'infanterie.

Dans le secteur d'Angres, lutte assez vive de mortiers et d'artillerie, et lutte de mine dans la région de Loos, sans résultats appréciables.

Sur le front Oriental

La diversion allemande sur le front de la Dvina et au sud-est du lac Narotch se manifeste par une action violente de l'artillerie, suivie de tentatives répétées des troupes allemandes pour déboucher de leurs tranchées, tentatives que nos alliés paraissent avoir réussi à maintenir jusqu'à présent.

Les Russes, qui avaient réussi, après un violent combat, à s'emparer de tranchées allemandes dans la région de Baranovitchi, ont été obligés, sous la poussée violente de l'ennemi, de se replier sur leurs lignes initiales.

En Bukovine, les troupes du général Broussiloff, poursuivant leur offensive, se battent autour de Czernovitz, et ont délogé les Autrichiens de la tête de pont de Sadagora, pénétrant de ce côté dans les faubourgs nord-est de la ville.

D'après les derniers renseignements, la ville de Czernovitz ne pourrait plus tenir longtemps sous la poussée des troupes russes.

Une nouvelle révision des prises faites par nos alliés fournit le compte plus exact d'environ 150.000 soldats, un général, trois commandants de régiments, 2.467 officiers, cinq aide-majors, et un butin se montant à 163 canons, 266 mitrailleuses, 131 lance-bombes, 32 lance-mines.

Sur le front du Caucase, la situation demeure sans changement.

Sur le front Italien

C'est un succès assez important que nos alliés enregistrent aujourd'hui. Prenant à leur tour l'offensive, ils ont fait irruption après une heureuse préparation d'artillerie, dans les tranchées autrichiennes situées à l'est de Montafalcone et au sud de San Antonio, et, malgré la défense acharnée de leurs occupants, ils ont réussi à en prendre entièrement possession, notamment près de cinq cents prisonniers, sept mitrailleuses, et une certaine quantité de munitions et de matériel de guerre.

Entre l'Adige et la Brenta, l'activité de l'artillerie a été assez vive. Plusieurs colonnes autrichiennes en marche dans ce secteur ont été dispersées par le feu de l'artillerie italienne, qui a bombardé efficacement les postes et les batteries ennemies.

Sur le front de la Posina, dans la direction du monte Giove et du monte Brazone, deux attaques lancées par les troupes autrichiennes ont pu être maintenues par nos alliés.

La lutte aérienne est assez active de part et d'autre. Les escadrilles autrichiennes ont fait une incursion sur Padoue, San Giorgio, Nogaro et Porto Rosega, faisant un certain nombre de blessés et causant des dégâts qui semblent peu importants. De leur côté, les avions italiens ont bombardé la gare de Maltarello, dans la vallée de Tagarino, ainsi que des campements autrichiens du plateau d'Asiago, aux abords de la vallée de Nos et de Campomolo.

L'Équivoque grecque

UNE DEMOBILISATION TRUQUEE
Londres, 16 juin. — On mande de Salonique au Daily Telegraph :

« Des nouvelles d'Athènes établissent que les dix plus vieilles classes seulement seront mobilisées, les dix plus jeunes restant sous les drapeaux.

« Le gouvernement appellera cinq classes de réservistes de la Nouvelle-Grece et

les classes 1915-1916, de sorte qu'il y aura autant d'hommes mobilisés qu'auparavant. »

DES MESURES ENERGIQUES

Athènes, 15 juin. — Le port du Pirée a présenté hier une animation extraordinaire. Plusieurs compagnies de navigation, pensant que la flotte des Alliés ne s'opposerait pas au service de cabotage, avaient eu devoir annoncer le départ de leurs navires immobilisés depuis plus d'une semaine par suite du blocus.

N'ayant pas pu obtenir satisfaction, le départ des navires dut être de nouveau ajourné.

Le paquebot *Koriatoussa*, qui devait aller prendre le courrier postal à Messine, ne put partir, et le gouvernement envoya chercher le poste par navire de guerre.

Ces incidents ont créé une grande agitation au Pirée et à Athènes. — (Radio.)

DERNIÈRES NOUVELLES de France et de l'Étranger

La succession de Kitchener

Londres, 15 juin. — Nous avons besoin au War Office d'un administrateur des plus capables qui sera à sa table de travail comme y a été Kitchener de 9 heures du matin à 6 heures du soir, et si celui qui occupera cette place a des intérêts qui l'empêchent de consacrer toutes ses heures à son travail, plus tôt il s'en ira mieux cela vaudra. Les télégrammes et les dépêches arrivent chaque jour en avalanche et si le ministre d'Etat à la guerre n'est pas à son poste pour en prendre connaissance aussitôt, la conduite de la guerre en souffre. C'est là le cas à l'heure actuelle, à un moment où nous atteignons sur terre et sur mer le point culminant de la campagne 1916, et il est impossible que cette respectable situation se prolonge au War Office (Information).

Sur le front de Salonique

Salonique, 16 juin. — La journée d'hier a été calme dans la région du Vardar. Par contre, entre le lac Doiran et Kilaes, l'artillerie ennemie se livra à un bombardement intense. Plus de 200 projectiles de gros calibre furent tirés sur un seul point où l'ennemi avait cru repérer une de nos batteries.

Sous-marin italien coulé

Rome, 16 juin. — Un vapeur Italien a été coulé à coups de canon par un sous-marin au nord de Palerne le 13 juin.

Un voilier Italien a été coulé le même jour à 20 milles de l'île Ostia. L'équipage a été sauvé.

Le Comité secret

La Chambre siégera cet après-midi en comité secret. Malgré son peu d'enthousiasme pour cette procédure par la force des événements, le gouvernement a été contraint d'y adhérer.

Ce ne fut pas sans peine que les parlementaires soucieux de s'éclairer sur la situation parent arriver à obtenir cette décision. Il fallut un ensemble de circonstances pour que la majorité acceptât de ne pas se réunir publiquement.

Il n'y a pas lieu de le regretter. La séance secrète pourra permettre au président du conseil de s'expliquer d'une façon complète et sans aucune ambiguïté sur le désir ardemment.

De plus, il espère que la Chambre sera satisfaite de ses déclarations.

Quelles seront-elles ? Est-il si difficile de le prévoir ? Non. M. Aristide Briand, très habile, cherchera à décaler les responsabilités, ou plutôt à les faire partager à l'assemblée.

S'il « jette du lest », n'obtiendra-t-il pas une très forte majorité ? C'est possible. Il l'espérait, car il croit sincèrement avoir toujours dirigé les affaires publiques sans avoir commis de fautes lourdes. Il sait que l'on pardonne facilement aux fautes légères. Malgré cette confiance en lui-même, le gouvernement aura à lutter contre des adversaires bien décidés à l'affaiblir « dans l'intérêt de la Défense nationale », pour employer leur propre expression.

Le président du conseil se fait fort d'en triompher.

Au Palais-Bourbon

L'annonce du Comité secret attire ce matin autour du Palais-Bourbon une affluence exceptionnelle.

De tous côtés sont arrivés, de minute en minute les parlementaires, les journalistes, toutes les personnalités du monde politique, industriel, militaire, etc., qui s'intéressent habituellement aux séances de la Chambre, et une foule de curieux, amis, de badauds.

Si ce n'était été cette affluence exceptionnelle, cette foule qui grouillait aux abords du Palais-Bourbon, on ne se serait pas douté que d'aussi graves débats seraient ce soir.

Des mesures d'ordre un peu particulières avaient certainement été prises, mais rien n'en paraissait. Il n'y avait guère plus d'agents qu'à l'ordinaire, et chacun pouvait aller et venir, rentrer et sortir, sur simple présentation de sa carte de presse.

À 2 heures, le président a fait son entrée dans la salle des séances, avec le cérémonial habituel, notamment de l'annonce de la séance, et aussitôt les députés et journalistes se sont engouffrés dans la salle des séances.

On prévoit que le Comité secret proprement dit, ne commencera que vers 3 heures.

P.-S. — On prête à M. Charles Bernard l'intention de déclarer dès le début de la séance qu'il veut être élu pour renseigner ses électeurs. Il est décidé en rendant compte de son mandat, à faire connaître les débats qui se seront déroulés en comité secret.

Lire en deuxième page :
LE COMMERCE DES FRUITS
Une industrie qui va périr

FAITS DIVERS
Rue d'Alsia, en face du numéro 198, un tramway de la Compagnie de l'Ouest-Parisien a été violemment renversé par la Cie des autobus, 19, rue d'Alsia.

Six voyageurs ont été légèrement blessés.

Mme Lantelme mère se perd en conjectures sur le mystère du Père-Lachaise, et les profanateurs courent toujours. — Mais la police enquête !..

Les douleurs d'une mère survivent à l'oubli et le temps, ce grand consolateur, n'efface pas le souvenir d'un enfant tendrement aimé et choyé. Dans le bourgeois entresol de l'avenue Niel où habite la mère Lantelme, il n'y a pas un bibelot, pas un tableau qui ne rappelle celle qui n'est plus : dans le salon, voici un grand pastel de Van Zelt, fait quelques jours avant le départ de l'artiste pour ce voyage sur le Rhin d'où elle ne devait plus revenir, sur les murs des photographies prises en face de profil dans toutes les poses et dans tous les costumes. On sent que la mère vit dans le culte du souvenir de sa fille et on ne peut se défendre d'une réelle émotion.

C'est par un sanglot que Mme Lantelme m'accueille après m'avoir prié dans une lettre émue de venir la voir.

J'ignorais tout, dit-elle, de ce qui s'était passé au Père-Lachaise. Je vis ici avec mon autre fille, réfugiée de Bruxelles, et dont le mari est mort pendant la guerre. J'ignorais le crime commis contre la sépulture de ma chère enfant lorsqu'une occasion du commissaire de police du Père-Lachaise me convqua. Comme je suis souffrante, ce fut ma fille qui se rendit à l'invitation du magistrat. C'était samedi dernier. Je vous prie de remarquer que les journaux depuis vingt-quatre heures parlent de l'affaire, que déjà le commissaire avait entendu Mlle Colonna Romano et le doct

